

Haut

[profil](#)

renato_b

Sujet du message : Re: Haendel – Orlando – Spinosi/Vigner – Toulouse – 11/2013

 Publié : 06 Nov 2013, 22:35

[hors-ligne](#)

Soprano



Inscription : 02 Août 2011,
23:00

Message(s) : 93

En effet, si j'étais du côté de Toulouse, je ne manquerais pas cela! J'ai entendu Sunhae Im dans le rôle de Dorinda à Beaune cet été dans la version concertante de Jacobs...sublime.

La veille, Spinosi a, parait-il, survolté le public dans le Messie avec David DQ Lee...

Haut

[profil](#)

phaeton31

Sujet du message : Re: Haendel – Orlando – Spinosi/Vigner – Toulouse – 11/2013

 Publié : 07 Nov 2013, 11:24

[hors-ligne](#)

Mezzo Soprano



Inscription : 29 Oct 2008,
00:00

Message(s) : 188

je ne connais pas David DQ Lee , j'en attends beaucoup , je reste sur l'extase avec Bejun Mehta / Jacobs dans ce même Orlando à Bruxelles ou dans Belshazzar à Toulouse ;

n'oublions pas que Spinosi a déjà réssuscité Orlando Furioso il y a qq années , j'avais ce soir là découvert Spinosi et je m'étais réconcilié avec la musique de Vivaldi ...

La mise en scène de Vignier semble très adaptée à cet opéra plus onirique qu'historique (ou alors on parle des méchantes croisades ..) ; du reste les ressorts de l'action sont flous, la musique s'apparente à une succession d'affects ; l'histoire n'est donc pas ici le moteur ; le livret non plus (pour de beaux livrets baroques lire les madrigaux de Monteverdi ou bien ses opéras) .

Opéra donné dans quelques jours à paris et Versailles .

Merci en tout cas au théâtre du capitol de nous proposer de temps en temps une oeuvre plus ancienne mais c'est encore trop peu !

pourtant le public ici apprécie la musique ancienne , je me souviens du succès fantastique en 2012 pour Les Indes Galantes par C Rousset .

Haut

[profil](#)

jeantoulouse

Sujet du message : Re: Haendel – Orlando – Spinosi/Vigner – Toulouse – 11/2013

 Publié : 14 Nov 2013, 10:23

[hors-ligne](#)

Soprano



Inscription : 27 Mai 2012,
23:00

Message(s) : 58

Orlando se présente dès l'abord sous l'aspect d'un conte et d'un récit initiatique. Des premières scènes où le mage tente vainement de raisonner le héros impulsif pour lui apprendre à se dépasser jusqu'à la dernière où vainqueur, par la grâce d'un philtre, de la folie d'amour, il accepte le mariage entre sa princesse et son rival, le livret conduit Orlando de l'ignorance au délire, puis au sublime pardon et à la réconciliation. Cet itinéraire fait du paladin de Charlemagne celui qui vainc non pas seulement les ennemis, mais ses démons intérieurs – dont la passion amoureuse – et sorti des Enfers (scène de la folie) recouvre lucidité, générosité et vraie grandeur.

Mais cette présentation que la seule lecture du synopsis pourrait justifier fait l'impasse sur deux aspects essentiels de l'œuvre :

– d'une part l'importance de la magie qui plonge le théâtre dans un univers – baroque à coup sûr – de faux semblants, d'illusions, d'incertitudes : œuvre notablement ambiguë, l'opéra emprunte à l'enchantement représenté par le maître du jeu, le sage Zoroastro qui célèbre dans son air d'entrée les « hiéroglyphes éternels et les mystères obscurs » : « (Gieroglifici eterni ... « belle obscurità »).

– d'autre part ce que Piotr Kaminski nomme le « mélange du serio et du buffo qui refuse de dire son nom ». Quelle mise en scène, quelle interprétation peuvent-elles rendre la complexité d'un opéra qui mélange ainsi les genres,

marie scènes pastorales ou lyriques et airs dramatiques, fait entendre la tendresse et la folie, le désespoir et une légèreté teintée d'humour ? Et comment concilier ces contraires : Orlando, entre larmes et armes, tigre de papier ou héroïque et douloureux mal aimé ? Preux vaillant ou Hercule aux pieds d'Omphale ?

On attend d'Eric Vignier et de Jean Christophe Spinosi maîtres d'œuvre de cette production, présentée d'abord en Bretagne avant Toulouse aujourd'hui et Versailles à la fin du mois, de rendre compte de cette souriante complexité. Ils y parviennent de concert, mais curieusement par des voies assez opposées...

Orlando sauvé de l'amour : tel est le parti pris clair et convaincant que défend **Eric Vignier**. L'omniprésence de Zoroastro, spectateur ou maître d'œuvre omnipotent, et de ses deux élégants anges noirs – sortes d'avatars de l'Heurtebise de Cocteau – transforme l'ensemble des épisodes en une série d'épreuves imposées au héros : le magicien soumet le jeune homme à ces rudes peines pour le détourner des plaisirs débilissants de l'amour et le conduire à nouveau sur les pas de Mars. Par exemple, c'est sans ménagement que les deux lieutenants du sage impitoyable contraignent l'aveugle passionné à constater de visu les preuves de la trahison de l'aimée.

La mise en scène d'une grande sobriété n'impose que peu à peu sa vision esthétique. Le premier acte se déroule sur le plateau quasi nu. Par instants, coulissent de grands panneaux de bois suggérant les colonnes d'un péristyle ou d'un palais, puis une haute futaie. Ce dépouillement n'est pas pour rien dans la relative froideur de cette partie du spectacle que ne parviennent pas totalement à réchauffer le mélodieux quintette des chanteurs ni la direction pourtant fiévreuse de Spinosi. Après l'entracte, tout change. La tombée d'un grand rideau de perles, ses couleurs irisées, les éclairages inventifs, le jeu des lanières savamment agitées donnent mouvement, intensité, flamme à un univers onirique où se déploient tous les chatoiements du chant et de la musique de Haendel. Les multiples épisodes merveilleux qui émaillent l'intrigue (enlèvements, apparitions, métamorphoses des lieux) sont gommés ou évoqués avec une efficace économie de moyens qui concentre l'attention sur les relations entre les personnages et le chant. Les costumes contemporains semblent intemporels : crème, pastels, ils parent une caste aristocratique (Orlando, Angelica, Medoro) qui expose ses sentiments et explore ses états d'âme. De rares accessoires ou attributs (la canne épée d'Orlando, le bracelet d'Angelica) complètent la représentation d'une société raffinée qui n'ignore cependant pas la cruauté ou le mensonge. La projection vidéo d'une scène de « repos du guerrier » – sur smartphone géant de surcroît – s'impose-telle ? Brouille sans doute que cette concession inutile à la modernité, qui ne nuit en rien heureusement à l'élégance d'ensemble.

Nous n'avons pas, à l'instar d'Angelica, à nous poser la question « E tu, Orlando, ove sei ? : Et toi, Orlando, où es tu ? » tant le personnage s'impose dès sa première apparition. **David DQ Lee** fait miroiter toutes les facettes d'un rôle complexe, changeant, qui frôle le ridicule et rétablit sa dignité, joue les adolescents irréflechis, les amoureux transis et aveugles, le guerrier impétueux, le noble cœur, rendant tous ces désordres sympathiques et touchants. Familier de l'opéra baroque et de Haendel singulièrement, le contreténor canadien joue d'une voix dont la suavité reste masculine, dont la caresse sait devenir rudesse. La très attendue scène de la folie aux hardiesses qui émerveillèrent les contemporains du compositeur révèle toute sa force, autant par la variété des accents, des tempi et des registres que par le jeu ardent du jeune ténor qui ose sur les dernières reprises un *a cappella* et un ralentissement dramatiquement superbes. A tout instant, le souffle, la projection, les couleurs, l'articulation sont mises au service de l'expressivité. Ainsi du paisible et mystérieux air du sommeil (« *Gia l'ebro mi ciglio* ») ou des vocalises folles et autres sauts d'octave du « *Cielo ! Se tu il consenti* ».

Kristina Hammarström chante Medoro, le rival heureux d'Orlando. La cantatrice sert Haendel dans maintes œuvres (un site en ligne de vidéos en témoigne abondamment) et elle était Medoro dans le *Orlando* du tandem Jacobs / Audi de la Monnaie aux côtés de Bejun Mehta (avril 2012.). La mezzo suédoise séduit par une voix superbe, prenante, riche de couleurs comme dorées, qui donne sa pleine mesure dans les adieux aux arbres aimés du « Verdi allori ». Finement crédible dans ce rôle travesti, elle lui confère noblesse, dignité, délicatesse. Dès son premier air « Se il cor mai ti dira », nous cédonas comme Dorinda au sortilège de cette voix enveloppante. Et le charme opère jusqu'à la fin.

Dans le rôle d'Angelica, la lumineuse Nannetta du Falstaff capitolin, **Adriana Kučerová** apporte à la fière princesse une finesse de jeu, une féminité, une séduction peu communes. La voix limpide s'élève, pure et fraîche. La virtuosité puissamment assumée du « Non potrai dirmi ingrata » souligne à merveille les inquiétudes à laquelle est en proie l'héroïne. Quant au « Verdi pianti », il séduit par ses courbes mélodieuses et la tendresse de sa berceuse, servie par une musicalité à ravir.

Le rôle – de fait, central – de la jeune bergère mal aimée revient à **Sunhae Im**, déjà Dorinda dans la production bruxelloise. L'air du rossignol révèle une suavité vocale pleine de délicatesse, qui s'épanche avec la mélancolie qui sied dans ses airs d'amoureuse sacrifiée.

« Tra cailigni profonde » gronde Zoroastro à l'acte II. C'est bien dans ces « ténèbres profondes » que nous entraîne le personnage campé par **Luigi Di Donato**. Figure noire du mage, il pare d'une voix sombre à souhait l'omniscient protecteur qui impose à son protégé égaré une rude thérapie. Le trio théâtral qu'il compose avec ses deux acolytes (les comédiens Grégoire et Sébastien Camuset) convainc de la cohérence de la vision proposée.

Spinosi est...Spinosi. Comme dans *Le Messie* offert l'an dernier à Toulouse avec la même équipe (ensemble Matheus, David LQ Lee, Adriana Kucerova), son engagement est total : il respire cette musique qui le transporte, le fait comme danser. On admire son attention au plateau, son énergie, la vitalité qu'il insuffle, sans jamais sacrifier le lyrisme et le chant. Les excellents instrumentistes sous sa direction, les chanteurs sous son impulsion paraissent portés, soulevés comme par tous les souffles d'Eole, tantôt tempétueux, tantôt caressants. Le plaisir de jouer, de partager, l'enthousiasme du public sont tels que l'on nous gratifie d'un bis du chœur final pour chanter les « louanges de la gloire et de l'amour ». Peut-on souhaiter plus belle conclusion à cette fête mystérieuse et baroque, moins pétrie de fureur que de grâce?

Jean JORDY

Haut

profil

phaeton31

Sujet du message : Re: Haendel - Orlando - Spinosi/Vigner - Toulouse - 11/2013

Publié : 14 Nov 2013, 11:46

hors-ligne

Mezzo Soprano



Inscription : 29 Oct 2008,
00:00

Message(s) : 188

merci jean pour ce compte rendu qui éclaire beaucoup ,

Beau spectacle avec une mise en scène qui a du sens et de la poésie (éclairages savants qui éclairent aussi la musique dans certains passages créant presque un contre point avec l'orchestre) , des récitatifs savants bien mis en valeur , pour cela Spinosi est excellent et d'un engagement total qui force l'admiration ; les interprètes sont très en phase avec le côté semi improvisé de chaque séquence qui devient une petite performance , L'orchestre vit et nous réjouit en faisant ressortir ce qu'il y a de meilleur dans la partition , accentuation des dissonances , rythme soutenu par des basses rendues folles par la folie d'Orlando ;